

profondes de ses anciennes mœurs, je ne sais quel air de souverain, et quels nobles usages qui sentent encore la royauté. Avant de condamner cette opinion, qui peut vous paroître bizarre, il faudroit entendre mes raisons, et je n'ai pas le temps de vous les rapporter.

Que de choses me resteroient à vous dire sur la littérature italienne ! Savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois le comte Alfieri dans ma vie, et devineriez-vous dans quelle circonstance ? je l'ai vu mettre dans le cercueil ! On me dit qu'il n'étoit presque pas changé ; sa physionomie me parut noble et grave ; la mort y ajoutoit sans doute une nouvelle sévérité. Je tiens de la bonté d'une personne qui lui fut bien chère, et de la politesse d'un ami du comte Alfieri à Florence, des notes curieuses sur les ouvrages posthumes et les opinions de cet homme célèbre. La plupart des papiers publics, en France, ne vous ont donné sur cela que des renseignemens tronqués et incertains. En attendant que je puisse vous communiquer mes notes, je vous envoie l'épithaphe que le comte Alfieri avoit faite, en même temps que la sienne, pour sa noble amie.